

ront davantage M. Renan, et l'obligeront, sinon à réformer ses opinions, du moins à les exprimer en des termes plus modérés et d'un ton moins affirmatif.

Telle sera l'analogie qui existe entre les préfixes algonquins et les affixes hébraïques. Que M. Renan veuille bien les comparer les uns aux autres :

SabaktaNI, tu m'as abandonné,	NI, me, moi,	} Aff. hébr.
IadekA, ta main,	KA, de toi,	
RagheLO, son pied,	O, de lui,	
NIaganik, il m'abandonne,	NI, me, moi,	} Pref. alg.
Kinindj, ta main,	KA, de toi,	
Osit, son pied,	O, de lui ou d'elle,	

Où trouvera-t-on ailleurs une analogie plus remarquable ? Est-ce dans le sanscrit qu'allègue si souvent M. Renan ?

Mais voyons si, à son tour, la langue iroquoise n'offrirait pas, elle aussi, quelques rapports de similitude, en matière de pronoms.

M. Renan fait observer quelque part que certains *pronomes-isolés* hébraïques réclament l'appui d'une syllabe préformante à laquelle, pour cette raison, on donne le nom de *soutien*. Or, c'est aussi ce qui a lieu à l'égard de certains pronoms-isolés iroquois, comme *ti*, moi, *tse*, toi, l'i initial sert ici de soutien, de même que la préformante AN dans les pronoms hébraïques *ani*, *anta*. Otons pour un moment ces soutiens, et il nous reste des deux côtés i, pour pronom de la 1ère personne, forme commune à presque toutes les langues d'Europe ; et, quant au pronom de la 2de p., nous aurons du côté sémitique : *ta*, et du côté iroquois : *se*, forme identique au grec *su*, et dont il reste d'évidents vestiges dans le latin, le français, l'espagnol :

v. g. }	comediS,	{	loqueriS,
	tu mangeS,		tu parleS,
	comeS		hablaS.

Mais il y a plus encore : à l'état préfixe, la forme du pronom de la 1ère p. est *ik* ou simplement *'k*. Ne peut-on pas voir dans cette forme *ik* le pronom grec et latin *Ego* ? Qu'en pense M. Renan ?

Si ces exemples ne suffisent pas, nous ne sommes pas encore à bout de nos ressources. Nous pouvons mettre à contribution les noms de nombre, et fournir en cette matière de nouvelles richesses au trésor de philologie comparée que M. Renan a eu le bonheur de découvrir et qu'il désire sans doute grossir et voir se développer davantage. Il aura donc le bonheur aujourd'hui d'ajouter à sa liste de noms de nombre, à côté de l'hébreu *ehad* et du sanscrit *eka*, le huron 1) *skat* et l'iroquois *enskat* ; et immédiatement au-dessous, en face du nombre *deux*, le huron *tidi* et l'iroquois *tekeni* à côté du chaldaïque *tnayim*.

Allons, cher M. Renan, ne dites donc plus qu'un abîme sépare les races inférieures du nouveau-monde de celles de l'ancien continent ; car on ne vous croirait pas. Tenez, écoutez bien ceci : Si Son Excellence le Ministre de l'Instruction Publique lève enfin la suspension qui vous a fait descendre si soudain de votre chaire de philologie comparée, et qu'il vous soit permis d'y remonter, de grâce, au lieu de faire, comme la première fois, votre profession, non pas de foi, mais d'incrédulité, enseignez, faute de mieux, à vos élèves, ce qu'on vient de vous apprendre ici. Ajoutez-y encore ce qui va suivre.

C'est un exemple qu'on peut considérer comme un argument en faveur de l'homogénéité primordiale du langage, et de plus, qui démontre que les langues sauvages n'ont pas un caractère exclusivement *sensitif*, dans le sens que M. Renan attache à ce mot ; mais qu'elles sont, pour le moins, aussi psychologiques que les langues indo-germaniques. Voyez et jugez vous-même, M. Renan : La racine algonquine ENIM sert à exprimer toutes les opérations intellectuelles, toutes les dispositions de l'âme, tous les mouvements du cœur, tous les actes soit de l'esprit soit de la volonté. Ainsi on dira : ni *min8enindam*, je suis content, ni *gackenindam*, je suis triste, ni *min8enima*, je suis satisfait de qlq., ni *cingenima*, j'en suis mécontent ; ni *sakenima*, je lui suis cordialement attaché, *nindapitenima*, je l'estime, ni *nickenima*, je trouble son esprit, je le fâche, ni *pagosenima*, je le supplie dans mon cœur, je le prie

(1) Le huron et l'iroquois ne sont que des dialectes de la même langue, ou si l'on veut en faire deux langues distinctes, nous dirons que le rapport qui existe entre elles est à peu près le même que le rapport existant entre le portugais et l'espagnol. Le huron est à présent réduit à l'état de langue morte, nous dirons presque de langue éteinte. Cela est très-regrettable au point de vue de la linguistique américaine, qui trouverait dans l'intelligence de certaines racines huronnes la clef pour découvrir peut-être l'étymologie véritable d'un petit nombre de mots iroquois dont la première signification est restée jusqu'à ce jour dans une sorte d'obscurité.

intérieurement, ni *kic8i8a8enima*, je le vénère, je le pense digne d'honneur, ni *kik-nima*, je le connais, ni *k8atak8enima*, je le connais parfaitement, ni *pizisk8enima*, je puis me le rappeler, ni *mika8enima*, je me souviens de lui, ni *mitonenima*, je pense à lui, ni *nib8aka8enima*, je le crois sage, ni *tak8enima*, je le comprends, je le conçois, je le saisis par la pensée, *nind otileinima*, j'arrive à lui par la pensée, mon esprit atteint jusqu'à lui, ni *tanenima*, je crois qu'il est présent, ni *panenima*, il échappe à ma pensée, mon esprit ne peut aller jusqu'à lui, ni *8anenima*, je l'oublie, j'en perds le souvenir, ni *tangenima*, (1) je le touche en esprit, il me semble que je le touche, etc.

L'on a rapproché le latin *animus* du grec *anemos*. Nous pouvons avec autant et même plus de raison, rapprocher de ce dernier, notre racine *enim*. En effet elle se retrouve sous la forme *anim*, avec l'acception grecque, dans les verbes monopersonnels *animat*, il y a du vent, *pitanimat*, le vent souffle par ici, *ondanimat*, le vent vient de là, etc. . . .

N'est-ce pas quelque chose de vraiment digne de remarque que le rôle important de cette racine ENIM, cent fois plus féconde sans contredit que ses congénères *anima* et *animus* ?

Eh bien ! que dit M. Renan de tout cela ? . . . Nous faisons-nous illusion en croyant devoir lui suggérer l'idée d'en tirer parti dans la prochaine édition de son fameux ouvrage, sorti des presses de l'imprimerie impériale ? . . .

Mais voici encore une particularité qui se présente en ce moment à notre souvenir, et qui ne peut manquer de fixer l'attention d'un orientaliste.

En hébreu, c'est la 3e p. masc. sing. du 1er temps de l'indicatif, qui sert à former toutes les autres personnes et tous les autres temps du verbe.

En algonquin, c'est la 3. p. du sing. commun (2) genre, du présent de l'indic. qui sert à former tous les autres temps et personnes du verbe.

Ainsi en hébreu, on dit : Qâthal, il a tué, qâthaltâ, tu as tué, qâthalti, j'ai tué. De même en algonquin on dira : Nici8e, il tue, ki nici8e, tu tues, ni nici8e, je tue.

Dans l'une et l'autre langue, la 3e p. ne prend pour elle aucune caractéristique, tandis que les deux autres se font accompagner ou précéder des signes qui les distinguent, . . . *tâ*, *ti* ; *ki*, *ni*.

Cette 3e p. se trouve donc être la racine du verbe. Aussi est-ce là la raison pour laquelle le dictionnaire algonquin donne tout d'abord cette personne, à l'instar du dictionnaire hébraïque.

Nous avons dit que la syntaxe de nos deux langues sauvages était assez compliquée. Elle l'est trop pour que nous puissions, dans un travail du genre de celui-ci, entrer dans des détails qui pourtant seraient nécessaires, afin d'en donner une idée juste. Pour le même motif, nous ne donnerons pas la nomenclature des conjonctions soit iroquoises soit algonquines ; nous nous contenterons de dire qu'elles se divisent en copulatives, disjonctives, suppositives, concessives, causatives, temporelles, adversatives, optatives, expletives.

Nous avons affirmé que ces deux langues étaient très-claires, très-précises, exprimant avec facilité non-seulement les relations extérieures des idées, mais encore leurs relations métaphysiques. Et en effet, l'algonquin, pour sa part, n'a pas moins de huit modes, dont voici les noms : indicatif, conditionnel, impératif, subjonctif, simultané, participe, éventuel, gérondif. A l'exception du dernier, chacun de ces modes a plusieurs temps. En les réunissant, ils donnent un total de 29. Les verbes iroquois comptent 21 temps distribués dans trois modes, l'indicatif, l'impératif et le subjonctif.

(1) Est-ce un simple effet du hasard que la racine TANG soit commune au latin et à l'algonquin ? Mais voyez un peu quelle admirable variété de formes suivant l'instrument ou l'organe qui agit : Ni *tangenima*, je le touche de la PENSÉE, ni *tangina*, je le touche de la MAIN, ni *tangioka8a*, je le touche du PIED, ni *tangama*, je le touche des LÈVRES, ni *tangabama*, je le touche des YEUX, etc., etc. En latin, ce sera invariablement *tango*, et si on veut préciser, il faudra ajouter au verbe le nom même de l'objet ou du membre mis en usage. En algonquin, il suffit d'une ou deux consonnes intercalées entre la racine verbale et la terminaison temporaire pour exprimer clairement et sans équivoque le jeu de l'esprit, de l'œil, de l'ouïe, de l'odorat, des dents, du pied, de la main, du couteau, de la hache, de la corde, etc. . . . Oh ! oui, n'en déplaise à M. Renan, nous dirons et dirons hardiment que Dieu seul a pu faire les langues sauvages.

(2) La langue algonquienne est du nombre de celles qui n'admettent pas la distinction des genres, laquelle "distinction, a dit un savant académicien, (*Duclos, Rem. sur la gram. gen.*) est une chose purement arbitraire, qui n'est nullement fondée en raison, qui ne paraît pas avoir le moindre avantage, et qui a beaucoup d'inconvénients."

Ainsi que dans le basque, les noms se divisent en deux classes, 1ère et 2de cl., suivant que les êtres qu'ils désignent sont animés ou inanimés.